

HANS LAUFCAN
PRÉSENTE

IMAGES

anthologie poétique
1820-1910

La Poésie inévitable



Livre unique

Collection La Poésie inévitable

Poussée par un élan mystérieux, notre envie de voyager se transforme un jour ou l'autre en un besoin irrésistible et impérieux.

Mais sait-on vraiment ce qui nous décide à partir ? Sait-on jamais ce que l'on va chercher dans cet ailleurs qui nous fascine ? Sait-on jamais ce qu'on y a trouvé ? ce qu'on y a perdu ? Que risque-t-on vraiment en abandonnant l'univers tout paternel qui a su nous mener jusqu'à ce jour où les semelles brûlent nos pieds ? Comment va-t-on revenir ? Est-il jamais possible de revenir ?

Voilà bien des interrogations qui se posent au voyageur contemporain ! Elles sont très présentes dans la poésie du XIX^e siècle, agrémentées de mille autres questions et d'autant de réponses infinies qu'Hans Laufcan nous invite à découvrir, ou à redécouvrir. L'anthologie qu'il nous propose commence avec Marceline Desbordes-Valmore pour aller jusqu'à Renée Vivien. Toute personnelle, elle soumet à la curiosité du lecteur moderne un aperçu de l'extraordinaire richesse des poètes et des poétesses d'une époque ancienne, certes, mais qui brillent encore de tous leurs feux pour éclairer notre temps, à la manière du soleil qui pointe à l'horizon au lever de chaque jour.

Collection La Poésie inévitable

VOYAGES

anthologie poétique (1820-1910)

présentée par Hans Laufcan



Le livre unique

PRÉSENTATION

À pied, à cheval ou même en train – qu’importe ! il s’agit de partir, de partir en voyage, de partir loin, loin... Pour faire des découvertes, bien sûr, mais aussi pour frissonner, pour s’émouvoir... pour se débarrasser enfin d’une éducation particulière, de ces lourds échafaudages qui nous enserment inlassablement depuis l’enfance ; ils ont certes permis la construction de l’être cher qu’on appelle *soi-même*, un être unique, ô combien original, mais qui n’aspire qu’à évoluer, à se divertir, faire diversion, pour trouver sa liberté, son autonomie, pour faire tomber le masque étrange et rouge qu’on a collé sur son visage, pour être en mesure – enfin ! d’accéder à de nouvelles sensations, de nouvelles perceptions, de nouvelles compréhensions des choses et de tout l’univers.

Sans doute faudra-t-il y mettre le prix : va pour l’exil, la solitude, et même le désespoir, parfois. Ce sont là bien peu de choses, comparées à toutes les expériences inédites qui s’annoncent, comme autant de promesses enfin réalisées, enfin tenues ! avant même qu’elles aient été formulées... comparées à cet élan vers l’inconnu qui nous incite à grandir, à continuer, à poursuivre notre quête, qui nous donne le sentiment d’une jeunesse éternelle, qui nous offre le spectacle d’une aurore sans cesse renouvelée. En avant ! en avant ! en avant !

Est-ce tout ? Est-ce là tout ce que l’on va gagner ? Et puis, sait-on vraiment ce qui nous décide à partir ? Sait-on jamais ce que l’on va chercher dans cet ailleurs qui nous fascine ? Sait-on jamais ce qu’on y a trouvé ? ce qu’on y a perdu ? Par ailleurs, comment se fait-il que nous soyons attirés à ce point par l’altérité, tandis que d’autres en sont terrifiés ? Que risque-t-on vraiment avec l’abandon d’un univers tout paternel et qui a bien su nous mener jusqu’à ce jour où les semelles brûlent nos pieds ?

Enfin, comment va-t-on revenir ? Est-il jamais possible de revenir ?

Voilà bien des interrogations qui se posent au voyageur contemporain et qui sont très présentes dans la poésie du XIX^e siècle, agrémentées de mille autres questions et d'autant de réponses infinies. Voilà pourquoi je vous invite à découvrir, ou redécouvrir, bien sûr, quelques œuvres liées au motif du voyage qui vont de Marceline Desbordes-Valmore à Renée Vivien. En aucune manière l'anthologie poétique que je propose ne prétend être exhaustive, elle n'est certainement pas académique, et encore moins canonique. Toute personnelle, elle ambitionne simplement de soumettre à la curiosité du lecteur moderne un aperçu de l'extraordinaire richesse des poètes et des poétesses d'une époque ancienne, certes, mais qui brille encore de tous ses feux pour éclairer notre temps, à la manière du soleil qui pointe à l'horizon au lever de chaque jour.

Bonne lecture, ou plutôt : bon voyage !

Hans Laufcan

Cette anthologie est dédiée
à mon ami voyageur et poète, Hervé Mencini,
en témoignage de mon affection
et de ma profonde gratitude
pour les paroles qu'il a su trouver
au moment où le sol se dérobaît sous mes pieds.

HL

MARCELINE
DESBORDES-VALMORE

À LA SEINE

Rive enchantée,¹
Berceau de mes amours ;
Onde argentée,
Image des beaux jours ;
Que ton cours est limpide !
Que ta fuite est rapide !
Ah ! pour mon cœur,
C'est l'adieu du bonheur.

Déjà ma lyre
Gémit dans les roseaux ;
Et mon délire
A fait frémir tes eaux.
La naïade² plaintive
Se penche sur la rive
Pour m'écouter,
Me plaindre, et m'arrêter.

Cette eau si belle
T'abandonne en courant ;
Moi, plus fidelle,
Je m'éloigne en pleurant.
Demain celui que j'aime
M'appellera lui-même !...
Vœux superflus !
Je ne l'entendrai plus.

Ah ! dans ta course,
Emporte mes tourmens !
Mais, à ta source,
Retiens tous mes sermens !
Si l'objet que j'adore
Vient m'y chercher encore,

Dis-lui qu'Amour
T'a promis mon retour.

1. « À la Seine » est extrait de *Poésies de M^{me} Desbordes-Valmore*, Paris : François Louis, 1820.
2. Dans la mythologie antique, la naïade est une divinité des rivières et des sources.

L'EXILÉ

« Oui, je le sais, voilà des fleurs,¹
Des vallons, des ruisseaux, des prés et des feuillages,
Mais un ruisseau plus pur et de plus verts ombrages
Enchantent ma pensée, et me coûtent des pleurs !

« Oui, je le vois, ces frais zéphirs²
Caressent en jouant les naïves bergères ;
Mais d'un zéphir plus doux les haleines légères
Attirent loin de moi mon âme et mes soupirs !

» Ah ! je le sens ! c'est que mon cœur
Las d'envier ces bois, ces fleurs, cette prairie,
Demande en gémissant des fleurs à ma patrie !
Ici rien n'est à moi, si ce n'est ma douleur ».

Triste Exilé ! Voilà ton sort !
La plainte de l'Écho m'a révélé ta peine.
Comme un oiseau plaintif, tu chantes dans ta chaîne :
Comme un oiseau blessé, j'y joins un cri de mort !

Goûte l'espoir silencieux !
Tu reverras un jour le sol qui te rappelle ;
Mais rien ne doit changer ma douleur éternelle.
Mon exil est le monde... et mon espoir aux cieux.

1. « L'Exilé » est extrait d'*Élégies, Marie et Romances*, Paris : François Louis, 1819.

2. Vent doux et agréable.

LOUISE
ACKERMANN

L'ABEILLE

À la mémoire de Henri-Charles Read

Quand l'abeille, au printemps, confiante et charmée,¹
Sort de la ruche et prend son vol au sein des airs,
Tout l'invite et lui rit sur sa route embaumée.
L'églantier berce au vent ses boutons entr'ouverts ;
La clochette des prés incline avec tendresse
Sous le regard du jour son front pâle et léger.
L'abeille cède émue au désir qui la presse ;
Elle aperçoit un lis et descend s'y plonger.
Une fleur est pour elle une mer de délices.
Dans son enchantement, du fond de cent calices
Elle sort trébuchant sous une poudre d'or.
Son fardeau l'alourdit, mais elle vole encor.
Une rose est là-bas qui s'ouvre et la convie ;
Sur ce sein parfumé tandis qu'elle s'oublie,
Le soleil s'est voilé. Poussé par l'aquilon²,
Un orage prochain menace le vallon.
Le tonnerre a grondé. Mais dans sa quête ardente
L'abeille n'entend rien, ne voit rien, l'imprudente !
Sur les buissons en fleur l'eau fond de toute part ;
Pour regagner la ruche il est déjà trop tard.
La rose si fragile, et que l'ouragan brise,
Referme pour toujours son calice odorant ;
La rose est une tombe, et l'abeille surprise
Dans un dernier parfum s'enivre en expirant.

Qui dira les destins dont sa mort est l'image ?
Ah ! combien parmi nous d'artistes inconnus,
Partis dans leur espoir par un jour sans nuage,
Des champs qu'ils parcouraient ne sont pas revenus !
Une ivresse sacrée aveuglait leur courage ;
Au gré de leurs désirs, sans craindre les autans,

Ils butinaient au loin sur la foi du printemps.
Quel retour glorieux l'avenir leur apprête !
À ces mille trésors épars sur leur chemin
L'amour divin de l'art les guide et les arrête :
Tout est fleur aujourd'hui, tout sera miel demain.
Ils revenaient déjà vers la ruche immortelle ;
Un vent du ciel soufflait, prêt à les soulever.
Au milieu des parfums la Mort brise leur aile ;
Chargés comme l'abeille, ils périssent comme elle
Sur le butin doré qu'ils n'ont pas pu sauver.

1. « L'Abeille » est extrait de *Ma vie, Premières Poésies, Poésies philosophiques*, Paris : Alphonse Lemerre, 1893. Henri-Charles Read à qui est dédié « L'Abeille » est un poète français décédé précocement (1857-1876).
2. L'aquilon est un vent froid et violent venant du nord.

LE NUAGE

*I change, but I cannot die.
(Shelley, The Cloud.)*

Levez les yeux ! C'est moi qui passe sur vos têtes,¹
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant, je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord ;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortège d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther² je livre des batailles ;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres³ de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit ; je tiens sa vie entre mes mains.
C'est moi qui gonfle, au sein des terres fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé, soudain tout verdit, tout pullule ;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

Un fleuve me recueille, il m'emporte, et je coule
Comme une veine au cœur des continents profonds.
Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus ; dans mon élan rapide
J'obéis au courant, par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'un bras invisible a lancé.

Océan, ô mon père ! Ouvre ton sein, j'arrive !
Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu ;
Ils accourent ; mon onde a reculé, craintive,
Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant ton amour nous rassemble.
Autour des noirs écueils ou sur le sable fin
Nous allons, confondus, recommencer ensemble
Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers.
Son rayon tout puissant baise mon front limpide ;
J'ai repris le chemin des airs !

Ainsi, jamais d'arrêt. L'immortelle matière
Un seul instant encor n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers,

Dans le cercle éternel des formes fugitives,
Agitant l'immense univers.

1. « Le Nuage » est extrait de *Ma vie. Premières poésies. Poésies philosophiques*, Paris : Alphonse Lemerre, 1893. La phrase mise en exergue est extraite du poème « *The Cloud* », publié en 1820 par l'écrivain britannique Percy Bysshe Shelley dans *Prometheus Unbound*.
2. L'éther désigne les espaces célestes.
3. L'hydre est un animal fabuleux et féroce.

CHARLES
BAUDELAIRE

BOHÉMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes¹
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson ;
Cybèle², qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familial des ténèbres futures.

1. « Bohémiens en voyage » est extrait des *Fleurs du mal*, Paris : Poullet-Malassis et de Broise, 1861.

2. Divinité antique personnifiant la force reproductrice de la nature.

L'ÉTRANGER

- Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?¹
- Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.
- Tes amis ?
- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.
- Ta patrie ?
- J'ignore sous quelle latitude elle est située.
- La beauté ?
- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.
- L'or ?
- Je le hais comme vous haïssez Dieu.
- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
- J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

1. « L'Étranger » est extrait des « Petits poèmes en prose », *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, Paris : Michel Lévy, 1868-1870, vol. 4.

À UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse,¹
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés ;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

1. « À une dame créole » est extrait des *Fleurs du mal*, Paris : Poulet-Malassis et de Broise, 1861.

PARFUMS EXOTIQUES

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,¹
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers²,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariners³.

1. « Parfums exotiques » est extrait des *Fleurs du mal*, Paris : Poulet-Malassis et de Broise, 1861.
2. Grand arbre tropical pouvant atteindre une vingtaine de mètres de hauteur.
3. Marins, hommes de mer.

CHARLES CROS

SUR TROIS AQUATINTES

DE HENRY CROS

I. EFFAREMENT¹

Au milieu de la nuit, un rêve. Une gare de chemin de fer. Des employés portant des caractères cabalistiques sur leurs casquettes administratives. Des wagons à claire-voie chargés de dames-jeannes² en fer battu. Les brouettes ferrées roulent avec des colis qu'on arrime dans les voitures du train.

Une voix de sous-chef crie : La raison de M. Igitur, à destination de la lune ! Un manoeuvre vient et appose une étiquette sur le colis désigné – une dame-jeanne semblable à celles des wagons à claire-voie. Et, après la pesée de la bascule, on embarque. Le coup de sifflet du départ résonne, aigu, vertigineux et prolongé.

Réveil subit. Le coup de sifflet se termine en miaulement de chat de gouttière. M. Igitur s'élançe, crève la vitre et plonge son regard dans le bleu sombre où plane la face narquoise de la lune.

II. VANITÉ SOUS-MARINE

Amphitrite³ rose et blonde passe avec sa suite dans un lointain glauque, sous l'eau de la mer du sud.

Comme les nymphes parisiennes qui vont au bois, elle conduit elle-même sa coquille de moule, délicieux coupé vernis en noir luisant, rechampi⁴ d'azur et de nacre.

La belle abandonne ses cheveux à la brise liquide et salée. Ses paupières se ferment à demi et ses narines rosées se dilatent de plaisir en cette course aventureuse.

Avec quelle arrogance ses beaux bras s'allongent et tendent les rênes, minces algues vertes, des deux hippocampes fougueux à la robe alezane⁵ claire !

C'est l'imprévue absurdité féminine, désastreuse et adorable, plus fière des étoffes achetées que des blanches courbures de son sein, plus orgueilleuse de la pure généalogie de son attelage que de la transparence de ses prunelles.

Elle est attendue à quelque réunion de bienfaisance où des Néréides⁶ font la quête, escortées au milieu de la foule par des tritons⁷ empesés dans leur faux-col de cérémonie, et où les sirènes doivent se faire entendre au profit des cités ouvrières qui fabriquent le corail.

Elle arrivera en retard, un peu exprès, pour faire une entrée à sensation au milieu du discours officiel de M. Protée⁸, organisateur zélé mais ennuyeux à entendre.

Elle arrivera en retard, car, heureuse d'être regardée, même par les plus humbles citoyens aquatiques, elle retient ses fringuants hippocampes et les fait piaffer sur place, feignant de ne pouvoir obtenir qu'ils avancent.

N'est-ce pas d'ailleurs de la bienfaisance que de charmer gratuitement les yeux de tant de pauvres gens ?

III. LE VAISSEAU PIANO

Le vaisseau file avec une vitesse éblouissante sur l'océan de la fantaisie,

Entraîné par les vigoureux efforts des rameurs, esclaves de diverses races imaginaires.

Imaginaires, puisque leurs profils sont tous inattendus, puisque leurs torsos nus sont de couleurs rares ou impossibles chez les races réelles.

Il y en a de verts, de bleus, de rouge-carmin, d'orangés, de jaunes, de vermillons, comme sur les peintures murales égyptiennes.

Au milieu du vaisseau est une estrade surélevée et sur l'estrade un très long piano à queue.

Une femme, la Reine des fictions, est assise devant le clavier. Sous ses doigts roses, l'instrument rend des sons veloutés et puissants qui couvrent le chuchotement des vagues et les soupirs de force des rameurs.

L'océan de la fantaisie est dompté, aucune vague n'en sera assez audacieuse pour gêner le dehors du piano, chef-d'œuvre d'ébénisterie en palissandre⁹ miroitant, ni pour mouiller le feutre des marteaux et rouiller l'acier des cordes.

La symphonie dit la route aux rameurs et au timonier¹⁰.

Quelle route ? et à quel port conduit-elle ? Les rameurs n'en savent trop rien, ni le timonier. Mais ils vont, sur l'océan de la fantaisie, toujours en avant, toujours plus courageux.

Voguer, en avant, en avant ! la Reine de la fiction le dit en sa symphonie sans fin. Chaque mille parcouru est du bonheur conquis, puisque c'est s'approcher du but suprême et ineffable, fût-il à l'infini inaccessible.

En avant, en avant, en avant !

1. « Sur trois aquatintes de Henri Cros » est extrait du *Coffret de santal*, Paris : Alphonse Lemerre, 1873. Les aquatintes sont des gravures imitant des dessins à l'encre de Chine. Henri Cros est frère du poète ; il fut peintre et sculpteur.
2. La dame-jeanne est une sorte de bobonne.
3. Amphitrite et déesse de la mer dans la mythologie antique.
4. Un objet rechampi présente des ornements ressortant du fond.
5. Alezane qualifie la robe d'un cheval quand elle est de couleur brune rougeâtre.
6. Dans la mythologie antique, les néréides sont des nymphes de la mer.
7. Dans la mythologie antique, le triton est une divinité de la mer à la figure d'homme et au corps de poisson.
8. Dans la mythologie antique, Protée est une divinité de la mer.
9. Le palissandre est un bois exotique.
10. Le timonier est celui qui tient le timon, c'est-à-dire la barre de gouvernail sur un bateau.

JOSÉ-MARIA
DE HÉRÉDIA

L'OUBLI

Le temple est en ruine au haut du promontoire.¹
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe² ;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

1. « L'Oubli » est extrait des *Trophées*, Paris : Alphonse Lemerre, 1893.

2. Plante dont les feuilles sont très découpées.

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,¹
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer², routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango³ mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

1. « Les Conquérants » est extrait des *Trophées*, Paris : Alphonse Lemerre, 1893.
2. Port d'Espagne où Christophe Colomb embarqua à son départ pour l'Amérique.
3. Nom donné au Japon par Marco Polo.

PAUL
VERLAINE

CYTHÈRE

Un pavillon à claires-voies¹
Abrite doucement nos joies
Qu'éventent des rosiers amis ;

L'odeur des roses, faible, grâce
Au vent léger d'été qui passe,
Se mêle aux parfums qu'elle a mis ;

Comme ses yeux l'avaient promis,
Son courage est grand et sa lèvre
Communique une exquise fièvre ;

Et l'Amour comblant tout, hormis
La faim, sorbets et confitures
Nous préservent des courbatures.

1. « Cythère » est extrait des *Fêtes galantes*, Paris : Alphonse Lemerre, 1891. Le titre du poème désigne une île grecque, représentée traditionnellement comme le pays idyllique de l'amour et des plaisirs..

EN BATEAU

L'étoile du berger tremblote¹
Dans l'eau plus noire et le pilote
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,
D'être audacieux, et je mets
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys² qui gratte
Sa guitare, à Chloris³ l'ingrate
Lance une œillade scélérate.

L'abbé confesse bas Églé⁴,
Et ce vicomte dérégulé
Des champs donne à son cœur la clé.

Cependant la lune se lève
Et l'esquif en sa course brève
File gaîment sur l'eau qui rêve.

1. « En bateau » est extrait des *Fêtes galantes*, Paris : Alphonse Lemerre, 1891.
2. Divinité antique de la fertilité représentée sous la forme d'un jeune berger.
3. Dans la mythologie antique, déesse des fleurs.
4. Personnage de la mythologie grecque.

TRISTAN CORBIÈRE

RENÉGAT

Ça c'est un renégat. Contumace partout :¹
Pour ne rien faire, ça fait tout.

Écumé de partout et d'ailleurs ; crâne et lâche,
Écumeur amphibie, à la course, à la tâche ;
Esclave, flibustier, nègre, blanc, ou soldat,
Bravo : fait tout ce qui concerne tout état ;
Singe, limier de femme... ou même, au besoin, femme ;
Prophète *in partibus*², à tant par kilo d'âme ;
Pendu, bourreau, poison, flûtiste, médecin,
Eunuque ; ou mendiant, un coutelas³ en main...

La mort le connaît bien, mais n'en a plus envie...
Recraché par la mort, recraché par la vie,
Ça mange de l'humain, de l'or, de l'excrément,
Du plomb, de l'ambroisie... ou rien – Ce que ça sent. –

– Son nom ? – Il a changé de peau, comme chemise...
Dans toutes langues c'est : Ignace⁴ ou Cydalys⁵,
*Todos los santos*⁶... Mais il ne porte plus ça ;
Il a bien effacé son *T. F.*⁷ de forçat !...

– Qui l'a poussé... l'amour ? – Il a jeté sa gourme⁸ !
Il a tout violé : potence et garde-chiourme.
– La haine ? – Non. – Le vol ? – Il a refusé mieux.
– Coup de barre du vice ? – Il n'est pas vicieux ;
Non... dans le ventre il a de la fille-de-joie,
C'est un tempérament... un artiste de proie.

.....
Au diable même il n'a pas fait miséricorde.
– Hâte encore ! – Il a tout pourri jusqu'à la corde,
Il a tué toute *bête*, éreinté tous les coups...

Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts.

(Baléares.)

1. « Renégat » est extrait des *Amours jaunes*, Paris : Alphonse Lemerre, 1873.
2. *In partibus* signifie « sans véritable fonction ».
3. Grand couteau.
4. Le prénom Ignace évoque au XIX^e siècle Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites auxquels sont associés traditionnellement les défauts de la ruse et de l'hypocrisie.
5. Dans la poésie du XIX^e siècle, le prénom de Cydalise est souvent utilisé pour désigner une compagne galante.
6. Tous les saints.
7. Marque imprimée au fer rouge sur l'épaule des condamnés aux travaux forcés.
8. *Jeter sa gourme* consiste à mener une vie dissolue, à faire des folies de sa jeunesse.

AURORA

APPAREILLAGE D'UN BRICK CORSAIRE

« *Quand l'on fut toujours vertueux*
« *L'on aime à voir lever l'aurore...*

Cent vingt *corsairiens*, gens de corde et de sac,¹
À bord de la *Mary-Gratis*, ont mis leur sac.
– Il est temps, les enfants ! on a roulé sa bosse...
Hisse ! – C'est le grand-foc qui va payer la noce.
Étarque² ! – Leur argent les fasse tous cocus !...
La drisse³ du grand-foc leur rendra leurs écus...
– Hisse hoé !... *C'est pas tant le gendarm' qué jé r'grette !*
– Hisse hoà !... *C'est pas ça ! Naviguons, ma brunette !*

Va donc *Mary-Gratis*, brick écumeur d'Anglais !
Vire à pic et dérape !... – Un coquin de vent frais
Largue, en vrai matelot, les voiles de l'aurore ;
L'écho des cabarets de terre beugle encore...
Eux répondent en chœur, perchés dans les huniers⁴,
Comme des colibris au haut des cocotiers :
« *Jusqu'au revoir, la belle,*
« *Bientôt nous reviendrons... »*

Ils ont bien passé là quatre nuits de liesse,
Moitié sous le comptoir et moitié sur l'hôtesse...
« *...Tâchez d'être fidèle,*
« *Nous serons bons garçons...*

– Évente les huniers !... *C'est pas ça qué jé r'grette...*
– Brasse et borde partout !... *Naviguons, ma brunette !*
– *Adieu, séjour de guigne !...* Et roule, et cours bon bord...
Va, la *Mary-Gratis* ! – au nord-est quart de nord. –

... Et la *Mary-Gratis*, en flibustant l'écume,
Bordant le lit du vent se gîte dans la brume.
Et le grand flot du large en sursaut réveillé
À terre va bâiller, s'étirant sur le roc :

Roul' ta bosse, tout est payé
Hiss' le grand foc !

.....

Ils cinglent déjà loin. Et, couvrant leur sillage,
La houle qui roulait leur chanson sur la plage
Murmure sourdement, revenant sur ses pas :
– Tout est payé, la belle !... ils ne reviendront pas.

1. « Aurora » est extrait des *Amours jaunes*, Paris : Alphonse Lemerre, 1873.
2. Étarquer consiste à hisser la voile, à la tendre autant que cela est possible.
3. La drisse est un cordage servant à hisser une voile
4. Les huniers sont des voiles carrées fixées en hauteur.

LA GOUTTE

Sous un seul hunier – le dernier – à la cape,¹
Le navire était soûl ; l'eau sur nous faisait nappe.
– Aux pompes, faillis chiens ! – L'équipage fit – non. –

– Le hunier ! le hunier !...

C'est un coup de canon,
Un grand froufrou de soie à travers la tourmente.

– Le hunier emporté ! – C'est la fin. Quelqu'un chante. –
– Tais-toi, Lascar ! – Tantôt. – Le hunier emporté !...
– Pare le foc, quelqu'un de bonne volonté !...
– Moi. – Toi, lascar ? – Je chantais ça, moi, capitaine.
– Va. – Non : la goutte avant ? – Non, après. – Pas la peine :
La grande tasse est là pour un coup... –

Pour braver,

Quoi ! mourir pour mourir et ne rien sauver...
– Fais comme tu pourras : Coupe. Et gare à la drisse.
– Merci –

D'un bond du singe il saute, de la lisse,
Sur le beaupré noyé, dans les agrès pendants.
– Bravo ! –

Nous regardions, la mort entre les dents.

– Garçons, tous à la drisse ! à nous ! pare l'écoute !...
(Le coup de grâce enfin...) – Hisse ! barre au vent toute !
Hurrah ! nous abattons !... –

Et le foc déferlé

Redresse en un clin d'œil le navire acculé.
C'est le salut à nous qui bat dans cette loque
Fuyant devant le temps ! Encor paré la coque !
– Hurrah pour le lascar ! – Le lascar ?...

– À la mer.

– Disparu ? – Disparu – Bon, ce n'est pas trop cher.

.....

– Ouf ! c'est fait – Toi, Lascar ! – moi, Lascar, capitaine,
La lame m'a rincé de dessus la poulaine²,
Le même coup de mer m'a ramené gratis...
Allons, mes poux n'auront pas besoin d'onguent-gris³.

– Accoste, tout le monde ! Et toi, Lascar, écoute :
Nous te devons la vie... – Après ? – Pour ça ?... – La goutte !
Mais c'était pas pour ça, n'allez pas croire, au moins...
– Viens m'embrasser ! – Attrape à torcher les grouins⁴.
J'suis pas beau, capitain', mais, soit dit en famille,
Je vous ai fait plaisir plus qu'une belle fille ?...

.....

Le capitaine mit, ce jour, sur son rapport :
– *Gros temps. Laissé porter. Rien de neuf à bord.* –

(À bord.)

1. « La Goutte » est extrait des *Amours jaunes*, Paris : Alphonse Lemerre, 1873.
2. La poulaine est une construction triangulaire à l'avant du bateau.
3. Sorte de pommade contenant du mercure.
4. En argot, se torcher les grouins signifie s'embrasser.

JEAN
RICHEPIN

LE BATEAU ROSE

Je m'embarquerai, si tu le veux,¹
Comme un gai marin quittant la grève,
Sur les flots dorés de tes cheveux,
Vers un paradis fleuri de rêve.

Ta jupe flottante au vent du soir
Gonflera ses plis comme des voiles,
Et quand sur la mer il fera noir
Tes grands yeux seront mes deux étoiles.

Ton rire éclatant de vermillon
Fera le fanal de la grand'hune².
J'aurai ton ruban pour pavillon
Et ta blanche peau pour clair de lune.

Nos vivres sont faits et nos boissons
Pour durer autant que le voyage.
Ce sont des baisers et des chansons
Dont nous griserons tout l'équipage.

Nous aborderons je ne sais où,
Là-bas, tout là-bas, sur une grève
Du beau pays bleu, sous un ciel fou,
Dans le paradis fleuri de rêve.

1. « Le Bateau rose » est extrait des *Caresses*, Paris : Maurice Dreyfous, 1882.

2. Plateforme arrondie sur laquelle repose le grand mât.

AU BORD DE LA MER

Je suis bien loin de vous et des choses passées.
J'ai fui Paris, où mes anciennes pensées
 Hantaient tous mes chemins.
J'y retrouvais partout les heures disparues
Dont les spectres plaintifs me suivaient par les rues
 En me prenant les mains ;

Tous les regrets amers de nos belles années
Y fleurissaient partout en fleurs empoisonnées
 Aux fentes du pavé ;
Je ne pouvais plus faire un pas hors de ma porte
Sans voir le corbillard de l'Espérance morte ;
 Et je me suis sauvé.

Je me suis sauvé, faible et désertant la lutte,
Sans oser regarder mon mal, comme une brute
 Qui cache ses yeux clos.
Je me suis évadé loin de vous et du monde.
Entre Paris et moi j'ai mis la mer profonde,
 La mer et tous ses flots.

Mais le noir souvenir m'a suivi sans relâche.
J'emporte mon remords, comme un assassin lâche
 Qui se serait enfui
Laisant un corps saigner au coin de quelque haie,
Et qui croirait ouïr les lèvres de la plaie
 Crier derrière lui.

Pourtant, je pensais bien avoir trouvé l'asile.
Je me suis enterré dans le calme d'une île
 Ainsi que dans un trou.
Je ne vois plus le rire ironique de l'homme,
Je n'entends plus mentir la femme, et je vis comme

Dans son arbre un hibou.

Partout emprisonnant mon âpre solitude,
Je ne vois, je n'entends que la mer, la mer rude
 Qui lutte avec le vent,
Qui déchire ses mains sur les dents de la côte,
Et dont la grande voix endormeuse est plus haute
 Que nos sanglots d'enfant.

Mais la mer a beau faire et peut enfler sa vague,
Le vent a beau chanter sa chanson lente et vague,
 Je ne suis pas bercé.
Rien ne peut endormir ma tristesse qui rage
Et qui pousse des cris ainsi que dans l'orage
 Un albatros blessé.

Des cruels souvenirs mon âme est encor pleine,
Et c'est eux que j'entends seuls dans la cantilène²
 Du vent et de la mer.
J'entends, j'entends toujours les heures disparues,
Dont les spectres plaintifs me suivaient par les rues,
 Me chanter le même air.

Et les regrets, et les remords, et le vieux rêve
Aussi bien que là-bas viennent sur cette grève
 Me hanter jusqu'ici ;
Et rythmant les sanglots de la mer qui déferle,
Les larmes du rocher s'égouttent perle à perle,
 Et les miennes aussi.

Ah ! c'est en vain, c'est bien en vain que je m'exile !
Je ne trouverai pas le refuge et l'asile.
 Pourquoi chercher ? Pourquoi ?
Je ne puis me sauver du passé qui m'accable.
Je ne puis éviter le fantôme implacable.
 Le fantôme est en moi.

1. « Au bord de la mer » est extrait des *Caresses*, Paris : Maurice Dreyfous, 1882.

2. La cantilène est un chant ou un poème de forme brève.

LE BATEAU NOIR

Je veux prendre un bateau sans boussole,¹
Sans rames, sans agrès et sans voiles,
Pour aller, sous un ciel sans étoiles,
Chevaucher au hasard la mer folle.

Ô vapeur, bous et hurle avec rage !
Tourne, tourne, âpre vis de l'hélice !
Sifflet, crie avec joie et délice,
Comme un pétrel² repu dans l'orage.

Au branle étourdissant des marées,
Mouillé par les embruns et la pluie,
Les yeux pleurant de sel et de suie,
Dans les glaces du Nord démarrées,

Dans les puits des malstroms qui tournoient,
Dans les rocs des écueils aux dents noires,
Près des requins ouvrant leurs mâchoires,
Tombeaux vivants des morts qui se noient,

Crevant de faim, de soif et de fièvres,
J'irai je ne sais où, seul, farouche,
Et peut-être qu'alors sur ma bouche
Je n'aurai plus le goût de tes lèvres.

1. « Le Bateau noir » est extrait des *Caresse*, Paris : Maurice Dreyfous, 1882.

2. Oiseau marin volant au ras de l'eau.

GERMAIN NOUVEAU

RETOUR

Nous avons fait une lieue,¹
L'œil en quête d'un sonnet ;
Où le hasard nous menait
Nous errions dans la banlieue.

La matinée était bleue,
Et sur nos têtes sonnait
La rime, oiseau qu'on prenait
D'un grain de sel sous la queue.

Tout à coup, le ciel changea :
Il plut. Retournons – déjà ! –
Et nous aperçûmes, l'âme

Attristée, au loin, Paris,
Et grises sur le ciel gris,
Les deux tours de Notre-Dame !

1. « Retour » est extrait de *Poésies d'Humilis et vers inédits*, Paris : Albert Messein, 1924.

MARSEILLE !

C'est à Rouen, votre Rouen, Madame,¹
Qu'on brûla... (je fais un impair)
Mais Marseille ! c'est une femme
Qui se lève, au bord de la mer !

Le Havre a votre amour, et d'une ;
Son port, et de deux ; qu'il soit fier !
Mais Marseille ! c'est une brune
Qui sourit, au bord de la mer !

Comme le fauve qu'il rappelle ;
Lyon porte beau, par temps clair ;
Mais Marseille ! est une « bien belle »
Qu'on salue, au bord de la mer ;

Les vignes où vole la grive
Près de Dijon n'ont pas le ver ;
Mais Marseille ! est une « bien vive »
Qui chantonne, au bord de la mer ;

Bordeaux, avec sa gloire éparse
Sur vingt océans, a grand air !
Mais Marseille ! c'est une garce
Qui vous grise, au bord de la mer ;

Le beffroi d'Arras se redresse
Comme la hune au vent d'hiver ;
Mais Marseille ! est une bougresse,
Qui tempête, au bord de la mer ;

Laval est un duc, ma Mignonne,
Dont le poiré² n'est pas amer ;
Mais Marseille ! est une « bien bonne »

Qui se calme, au bord de la mer ;

Toulouse est un ténor qui traîne
Où frise peut-être un peu l'r..
Mais Marseille ! est une sirène
Qui chuchotte, au bord de la mer ;

Clermont a ses volcans où rôde
Le souvenir d'un feu d'enfer ;
Mais Marseille ! est une « bien chaude »
Qui vous baise, au bord de la mer ;

Grenoble a Bayard, la prouesse
Fait homme et l'honneur fait de fer ;
Mais Marseille est une déesse
Qu'on adore, au bord de la mer ;

Toulon aura l'âme sereine
Quand on aura purgé son air ;
Mais Marseille, elle, est une reine
Qui se couche au bord de la mer !

Elle adore Paris, Madame,
Paris est l'homme qu'il lui faut,
Car Marseille, c'est une femme
Qui n'a pas le moindre défaut.

Paris, le lui rend bien, du reste,
Il lui dit : si tu t'asseyais ?
Car Marseille n'a pas la peste
Et n'a plus l'accent marseillais !

1. « Marseille ! » est extrait de *Valentine et autres vers*, Paris : Albert Messein, 1922.

2. Boisson à base de poire.

ARTHUR RIMBAUD

MA BOHÈME

(FANTAISIE)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;¹
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse ;
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

1. « Ma Bohème (Fantaisie) » est extrait de *Reliquaire, poésies*, Paris :
Léon Genonceaux, 1891.

SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,¹
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue !

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

1. « Sensation » est extrait de *Reliquaire, poésies*, Paris : Léon Genonceaux, 1891.

JEAN LORRAIN

L'ENFANT NOIR

Pour Gustave Flaubert.

J' étais perdu, j'errais au désert Libyen.¹
Une lune stagnante allumait l'or du sable.
L'Esprit de la luxure, au pied reconnaissable,
M'apparut, jeune et beau comme un dieu nubien.

Svelte et nu, sa peau noire avait l'éclat du bronze.
Son œil glauque et verdâtre appuyé sur le mien
Souriait, et très jeune, il semblait très ancien,
Sous la lune immobile et calme comme un bonze.

« J'ai connu Magdeleine et Marthe en Galilée²,
Je saigne dans Pétrone³ et ris dans Apulée⁴,
Je suis le souffle ardent des lointains siècles d'or.

Je flotte dans les plis des robes et des chapes⁵,
Je dîne au lit des rois et soupe chez les papes,
Et je vis dans ton cœur et dans d'autres encor. »

1. « L'Enfant noir » est extrait de *L'Ombre ardente, poésies*, Paris : Eugène Fasquelle, 1897.

2. Personnages bibliques.

3. Écrivain latin du I^{er} siècle, auteur du *Satiricon*.

4. Écrivain latin du II^e siècle, auteur de *L'Âne d'or*.

5. Long manteau sans manche.

LE PAYS DES NIXES

RHEINGOLD

À Madame Judith Gautier.

Perles claires des eaux, d'aube et de joncs coiffées,¹
Dans le vague du gouffre émergent, lentes fées,
Voguelinde et Flosshilde² et l'ombre est leur écrin.

Dans l'onde errante et froide autour de l'or du Rhin,
Au pied du roc énorme, où son éclat sommeille,
Tutélaire et joyeux, leur essor ailé veille
Et leur rire ruisselle irraisonné, sans frein.

« Ô rieuse, ô lumière, implore leur refrain,
« Viens allumer la roche aurifère et vermeille
« Viens, baiseuse de l'or ! » et la clarté s'éveille
Autour du bloc, où tremble un trouble jour marin.

Le clair éveil de l'or emplit, roi souverain,
L'abîme et, saisissant Voguelinde et Velgonde³,
Flosshilde autour du maître ouvre et conduit la ronde.

1. « Le Pays des nixes » est extrait de *L'Ombre ardente, poésies*, Paris : Eugène Fasquelle, 1897. Judith Gautier est une femme de lettre française (1845-1917), la première reçue à l'Académie Goncourt en 1910. Elle est la fille de Théophile Gautier.
2. Personnages de filles du Rhin dans l'opéra de *L'Or du Rhin* de Richard Wagner.
3. Autre fille du Rhin.

JULES LAFORGUES

AU LARGE

Comme la nuit est lointainement pleine¹
De silencieuse infinité claire !
Pas le moindre écho des gens de la terre,
Sous la Lune méditerranéenne !

Voilà le Néant dans sa pâle gangue²,
Voilà notre Hostie et sa Sainte-Table,
Le seul bras d'ami par l'Inconnaissable,
Le seul mot solvable en nos folles langues !

Au delà des cris choisis des époques,
Au delà des sens, des larmes, des vierges,
Voilà quel astre indiscutable émerge,
Voilà l'immortel et seul soliloque !

Et toi, là-bas, pot-au-feu, pauvre Terre !
Avec tes essais de mettre en rubriques
Tes reflets perdus du Grand Dynamique !
Tu fais un métier, ah ! bien sédentaire !

1. « Au large » est extrait des *Œuvres complètes de Jules Laforgue*, Paris : Société du Mercure de France, 1902-1903.

2. Enveloppe.

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas¹
Sonne une heure. Chantez ! dansez ! la vie est brève,
Tout est vain, – et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah ! quel destin banal ! Tout miroite et puis passe,
Nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour ;
Et nous irons ainsi, jusqu'à ce qu'à son tour
La terre crève aux cieus, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
Ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
Ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs ?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre ?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,
Devant les siècles d'or pour jamais endormis
Dans le néant sans cœur dont nul Dieu me délivre !

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
Un pas sonore, un chant mélancolique et bête
D'ouvrier ivre-mort qui revient de la fête
Et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh ! la vie est trop triste, incurablement triste !
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité ! »
– Puis je songeais : où sont les cendres du Psalmiste² ?

1. « Soir de carnaval » est extrait des *Œuvres complètes de Jules Laforgue*, Paris : Société du Mercure de France, 1902-1903.

2. Auteur de psaumes.

ÉCLAIR DE GOUFFRE

J'étais sur une tour au milieu des étoiles.¹

Soudain, coup de vertige ! un éclair où, sans voiles,
Je sondais, grelottant d'effarement, de peur,
L'énigme du Cosmos dans toute sa stupeur !
Tout est-il seul ? Où suis-je ? Où va donc ce bloc qui roule
Et m'emporte ? – Et je puis mourir ! mourir ! partir,
Sans rien savoir ! Partez ! Ô rage ! et le temps coule
Sans retour ! Arrêtez, arrêtez ! Et jouer ?
Car j'ignore tout, moi ! mon heure est là peut-être ?
Je ne sais pas ! J'étais dans la nuit, puis je nais,
Pourquoi ? D'où l'univers ? Où va-t-il ? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien ! Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel ! Parle, pourquoi la vie ?
Tout se tait ! Oh ! l'espace est sans cœur ! Un moment !
Astres ! je ne veux pas mourir ! J'ai du génie !
Ah ! redevenir rien irrévocablement !

1. « Éclair de gouffre » est extrait des *Œuvres complètes de Jules Laforgue*, Paris : Société du Mercure de France, 1902-1903.

LA CIGARETTE

(SONNET)

Oui, ce monde est bien plat : quant à l'autre, sornettes.¹
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, lutez, pauvres futurs squelettes.
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord
Me plonge en une extase infinie et m'endort
Comme aux parfums mourant de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuris de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valse fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis, quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie,
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

1. « La Cigarette » est extrait des *Œuvres complètes de Jules Laforgue*, Paris : Société du Mercure de France, 1902-1903.

ANNA DE NOAILLES

LES VOYAGES

Un train siffle et s'en va, bousculant l'air, les routes,¹
L'espace, la nuit bleue et l'odeur des chemins,
Alors ivre, hagard, il tombera demain
Au cœur d'un beau pays, en sifflant sous les voûtes...

Tant de rêves, brûlant aux chaleurs des charbons
Tandis que le train va, par saccades pressées,
Éparpillant les champs, les villes dépassées,
Cinglant le vent sans force et déchirant les ponts !

– Le confiant espoir, l'allégresse naïve,
De croire que plus loin d'autres cieus, d'autres mains,
Donneront de meilleurs et plus chers lendemains
Et que le bonheur est aux lieux où l'on arrive...

Ah ! la claire arrivée, au lever du matin !
Les gares, leur odeur de soleil et d'orange,
Tout ce qui sur les quais s'emmêle et se dérange.
Ce merveilleux effort d'instable et de lointain.

– Voir le bel univers, goûter l'Espagne ocreuse,
Son tintement, sa rage et sa dévotion,
Voir riche de lumière et d'adoration,
Byzance, consolée, inerte et bienheureuse.

Voir la Grèce, debout au bleu de l'air salin,
Le Japon en vernis, et la Perse en faïence,
L'Égypte au front bandé d'orgueil et de science,
Tunis ronde et flambant d'un blanc de kaolin.

Voir la Chine buvant aux belles porcelaines,
L'Inde jaune accroupie et fumant ses poisons,
La Suède d'argent avec ses deux saisons,

Le Maroc en arceaux, sa mosquée et ses laines.

Voir la Hollande avec ses cuivres et ses pains,
Son odeur de poisson, de jacinthe et de hêtre,
Voir des maisons, ce qui se révèle aux fenêtres
D'humains secrets errant derrière les murs peints.

Voir la sombre Allemagne et ses contes de fée,
Ses fleuves, ses géants, ses nains et ses trésors,
Et l'Italie avec ses marbres et ses ors
Qui de gloire et d'amour tient sa pourpre agrafée.

– Et puis, comme au rosaire, où chaque grain divin
Amène quelque joie ou quelques indulgences,
Vénérer chaque jour, ô mes villes de France !
Vos places, vos beffrois, vos mails et votre vin.

Villes pleines d'amour où l'église et l'école
Cerclent d'un haut regard le pavé large et dur,
Où les roses d'été, passant dessus le mur,
Font sentir aux chemins la saison bienveillante ;

Ô ville du raisin, de l'olive ou du blé,
Ville du forgeron d'où jaillit l'étincelle,
Ville de nonchalance où pendent aux ficelles
Les fruits secs, de piqûre et de soleil criblés,

Ville de la cerise ou ville de la pomme,
Ville des laboureurs ou bien des tisserands
Ville où le coq, la cloche et l'antique cadran
Marquent le temps des jeux, du travail et du somme ;

Villes vierges aussi, et qui joignent les mains
Près de leur cathédrale abrupte, âpre, efficace,
Et souhaitent, au clair de lune des rosaces,
Les mystiques rigueurs du moyen âge humain.

Bourgs serrés, hameaux clairs, petite citadelle
Grimpant au flanc des monts, assaillant les coteaux,
Paysage, vivant aux veines bleues des eaux,
Ville au Midi, avec ses jardins auprès d'elle.

Je porte tout cela dans mon cœur élané,
Aujourd'hui où debout sur la colline verte,
J'écoute haleter vers les routes ouvertes
Le beau train violent, si rude et si pressé.

Il siffle, quel appel, vers quelle heureuse Asie !
Ah ! ce sifflet strident, crieur des beaux départs !
Moi aussi, m'en aller vers d'autres quelque part,
Ô maître de l'ardente et sourde frénésie !...

1. « Les Voyages » est extrait de *L'ombre des jours*, Paris : Calmann-Lévy, 1902.

LA COURSE DANS L'AZUR

À mon enfant.

Mon fils, tenez-vous à ma robe,¹
Soyez ardent et diligent :
Déjà le matin luit, le globe
Est beau comme un lingot d'argent !

C'est de désir que ma main tremble,
Venez avec moi dans le vent :
Nous aurons quatre ailes ensemble,
Nous boirons le soleil levant.

Nous aurons l'air d'aller en guerre
Pour le bonheur, pour le plaisir,
Pour conquérir toute la terre
Et son ciel qu'on ne peut saisir.

Qu'importe votre frêle mine,
Et mes pas souvent hésitants,
Si les brises de Salamine²
Gonflent nos vêtements flottants !

Je serai la Victoire blanche
Tendue au vent d'un coteau grec :
Le vent nous irrite et nous penche,
Mais on marche plus vite avec.

Retenez-vous à mon écharpe ;
Vous êtes mon fils : il faut bien
Que vos cheveux, comme une harpe,
Jettent un chant éolien !

Vous avez dormi dans mon âme :
Il faut que votre être vermeil
S'élançe, s'émeuve, se pâme ;
Combattez avec le soleil !

L'air frappera votre visage ;
Avancez, joyeux, furieux,
L'important n'est pas d'être sage,
C'est d'aller au devant des Dieux.

Comme on voit, sur un vase étrusque,
La danseuse et le faune enfant,
Nous poserons, d'un geste brusque,
Sur le monde un pied triomphant.

Je ne sais pas où je vous mène ;
Je vous mène où sont les héros :
C'est un vaste et chantant domaine
Le plus terrible et le plus haut.

Que votre main sur votre bouche
Presse tout ce qui brûle et luit ;
L'univers me semblait farouche,
Je fus amoureuse de lui !

Que m'importe votre doux âge !
On est fort avant d'être grand ;
Je suis née avec mon courage ;
Soyez un petit aigle errant.

Ah ! que pendant toute ma vie
Je puisse voir à mes côtés
Lutter votre âme ivre, ravie,
Vos bras, vos genoux exaltés !

Et, le jour où je serai morte,
Vous direz à ceux qui croiront
Que j'ai poussé la sombre porte
Qui mène à l'empire âpre et rond :

« Je l'ai laissée au bord du monde,
Où l'espace est si bleu, si pur.
Elle semblait vive et profonde
Et voulait caresser l'azur,

» Je n'ai pas eu le temps de dire :
« Que faites-vous ?... » Le front vermeil,
Je l'ai vue errer et sourire
Et s'enfoncer dans le soleil... »

1. « La Course dans l'azur » est extrait des *Éblouissements*, Paris : Calmann-Lévy, 1907.

2. Ancienne ville située sur la côte est de Chypre.

RENÉE VIVIEN

LE CYGNE NOIR

SUR les ondes appesanties, flottait un nuage de cygnes clairs.¹

Ils laissaient un reflet d'argent dans leur sillage.

Vus de loin, ils semblaient une neige ondoiyante.

Mais, un jour, ils aperçurent un cygne noir dont l'aspect étrange détruisait l'harmonie de leurs blancheurs assemblées.

Il avait un plumage de deuil et son bec était d'un rouge sanglant.

Les cygnes s'épouvantèrent de leur singulier compagnon.

Leur terreur devint de la haine et ils assaillirent le cygne noir si furieusement qu'il faillit périr.

Et le cygne noir se dit : « Je suis las des cruautés de mes semblables qui ne sont pas mes pareils.

« Je suis las des inimitiés sournoises et des colères déclarées.

« Je fuirai à jamais dans les vastes solitudes.

« Je prendrai l'essor et je m'envolerai vers la mer.

« Je connaîtrai le goût des âcres brises du large et les voluptés de la tempête.

« Les ondes tumultueuses berceront mon sommeil, et je me reposerai dans l'orage.

« La foudre sera ma sœur mystérieuse, et le tonnerre, mon frère bien-aimé. »

Il prit l'essor et s'envola vers la mer.

La paix des fjords ne le retint pas, et il ne s'attarda point aux reflets irréels des arbres et de l'herbe dans l'eau ; il dédaigna l'immobilité austère des montagnes.

Il entendait bruire le rythme lointain des vagues...

Mais, un jour, l'ouragan le surprit et l'abattit et lui brisa les ailes...

Le cygne noir comprit obscurément qu'il allait mourir sans avoir vu la mer...

Et pourtant, il sentait dans l'air l'odeur du large...
Le vent lui apportait un goût de sel et l'aphrodisiaque parfum
des algues...
Ses ailes brisées se soulevèrent dans un dernier élan d'amour.
Et le vent charria son cadavre vers la mer.

1. « Le Cygne noir » est extrait de *Brumes de Fjords*, Paris : Alphonse Lemerre, 1902.

PAYSAGE HOLLANDAIS

Voici que s'alourdit en moi le lourd malaise,¹
L'eau mauvaise pourrit dans le morne canal..
Et je sens augmenter, dans mon cœur, tout le mal
Ainsi que se pourrit, là-bas, cette eau mauvaise...

C'est l'impuissant ennui de mon regard lassé.
La fièvre me surprend en traîtresse ennemie..
Avec terreur je vois cette face blêmie,
Qui fut mienne pourtant dans les jours du passé.

Nul cher baiser ne vient surprendre enfin mes lèvres
Et je n'espère plus secours ni réconfort.
Cette tristesse est plus terrible que la mort..
Que je hais cette eau trouble où s'embusquent les fièvres !

1. « Paysage hollandais » est extrait de *Haillons*, Paris : Edward Sansot, 1910.

TABLE

Présentation de Hans Laufcan	5
Marceline Desbordes-Valmore	9
À la Seine	11
L'Exilé	13
Louise Ackermann	15
L'Abeille	17
Le Nuage	19
Charles Baudelaire	23
Bohémiens en voyage	25
L'Étranger	26
À une dame créole	27
Parfums exotiques	28
Charles Cros	29
Sur trois aquarelles de Henry Cros	31
José-Maria de Hérédia	35
L'Oubli	37
Les Conquérants	38
Paul Verlaine	39
Cythère	41
En bateau	42
Tristan Corbière	43
Renégat	45
Aurora	47
La Goutte	49
Jean Richepin	51
Le Bateau rose	53

Au bord de la mer	54
Le Bateau noir	56
Germain Nouveau	57
Retour	59
Marseille !	60
Arthur Rimbaud	63
Ma Bohème	65
Sensations	66
Jean Lorrain	67
L'Enfant noir	69
Le Pays des nixes	70
Jules Laforgues	71
Au large	73
Soir de Carnaval	74
Éclair de gouffre	75
La Cigarette	76
Anna de Noailles	77
Les Voyages	79
La Course dans l'azur	82
Renée Vivien	85
Le Cygne noir	87
Paysage hollandais	89

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : juin 2012